

Parole inédite de commissaires

Collectif Quimeras (Sophia Dacy-Cole, Mariana Marcassa, Céline Pereira)

Numéro 130, automne 2018

Apocalypse

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88948ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Collectif Quimeras (2018). Parole inédite de commissaires. *Inter*, (130), 32–33.



> Jacqueline van de Geer

PAROLE INÉDITE DE COMMISSAIRES

► COLLECTIF QUIMERAS (SOPHIA DACY-COLE, MARIANA MARCASSA, CÉLINE PEREIRA)

Janvier 2017, Donald Trump vient de remporter l'élection présidentielle américaine. Au Brésil, un coup d'État a démis la présidente Dilma Rousseff. La France a élu un président servant le secteur financier des grandes entreprises plutôt que la démocratie et les citoyens. La Grande-Bretagne a aussi fermé son cœur et ses frontières. En Australie, le Parti conservateur a pris le pouvoir, réduisant radicalement la majorité de ses politiques sociales tout en lançant une série d'attaques xénophobes à l'encontre des réfugiés et des immigrants. Sombres, difficiles et tristes temps ; minorités massacrées, droits civils bafoués, meurtres non élucidés, enlèvements et abus ; poussée d'un pouvoir conservateur à travers le monde, couplée à un haut niveau de violence et à un barbarisme étourdissant.

Avec ce sentiment d'étouffement, nous, du collectif Quimeras, avons commencé à imaginer une soirée de performance. Une nuit pour être ensemble afin de créer un moment durant lequel nous pourrions partager, parler de ces choses, crier, pleurer et aussi rire ; nous pourrions demander : « Comment nos corps peuvent-ils résister à ces temps obscurs ? »

Les réponses de désir face à ces situations traumatisantes oscillent souvent entre deux extrêmes : celui de la réaction, le pôle pathologique où nous perdons notre propre pouvoir, et celui de l'action, un pôle où nous pouvons préserver notre pouvoir vital et, même, l'intensifier. Grâce à cette deuxième posture, face au traumatisme, notre regard s'élargit, ce qui nous permet de mieux comprendre les effets de la violence sur nos corps, d'être plus précis dans son décryptage et son expression. Ainsi, meilleure est notre capacité à combattre cette violence (Suely Rolnik).

C'est là, dans l'attitude du second pôle, que nous cherchions à créer notre événement avec les artistes et leur pratique performative qui agit sur le plan actif de la création de nouveaux modes d'existence.

La théoricienne Suely Rolnik explique comment y parvenir : « Prenons l'exemple du criquet qui abandonne son exosquelette

pour qu'un autre corps, encore embryonnaire, puisse s'épanouir et enfin prendre place¹. » C'est le travail que plusieurs performeurs ont tenté d'apporter : la dissolution d'un corps pour l'invention d'un autre à la place, encore embryonnaire et vulnérable.

Le 9 août 2017, la soirée de performance *Corps en temps obscurs* a investi la Place publique de la Fonderie Darling comme théâtre d'expérimentation et de renouveau.

En continu, Matisse ApSimon-Megens et Rachel Wallace ont présenté « Livraison », une performance d'endurance durant laquelle les deux artistes ont alterné un exercice physique de saut à la corde et une période de repos et d'hydratation. Une vitalité se trouve dans l'exercice physique du corps, aussi simple soit-il. Mais cet exercice contient aussi l'oppression du diktat du bien-être : faites vos séances de méditation, mangez bien, faites vos exercices... En poussant toute la soirée leur corps jusqu'au point d'épuisement et en se retirant à la dernière minute, elles pointaient du doigt dans cette performance constamment répétée le glissement subtil entre la vitalité qui nous rend plus forts et l'internalisation des pressions sociales qui nous étouffe.

Céline Pereira a proposé « Jouer la ligne », une performance participative qui passe par la perte du visage, support physique incontestable de l'individualité. Le visage est la première interface de l'individu interagissant en société, la première marque d'identité et d'expression. Lorsque vous masquez votre visage, vous existez toujours, mais vous n'êtes plus vraiment vous. Masquer son visage fait naître un nouvel espace vital insoupçonné, un autre potentiel d'action qui surgit, d'abord, en soi-même. Découvrir ce nouveau mode d'être au monde, c'est parcourir un temps intermédiaire ; c'est également saisir l'occasion d'expérimenter avec un corps inconnu non seulement pour et par les autres, mais aussi pour et par soi-même. Comment exister si l'on n'a plus à être soi ? Quels seront alors ses fondements et son expression ?

Diego Gil a partagé « Dancing Ontopower », une conférence-performance dansée. En incarnant physiquement les concepts de la philosophie processuelle, il nous a attirés dans « une ontologie de l'émergence, qui s'attache au processus dans lequel quelque chose devient, un processus par lequel quelque chose prend et perd sa forme »². Avec lui, nous nous sommes surpris dans une nouvelle manière d'être dans le monde : celle où la forme et la prise de forme sont inextricables.

La performance que Mariana Marcassa et Sophia Dacy-Cole ont créée ensemble, *La poitrine appelle l'enchantement*, était une autre façon de construire un corps embryonnaire. Vêtues de soutiens-gorge noirs assortis et de pantalons rouges, elles se tenaient debout comme si elles s'apprêtaient à danser un *slow* : les bras autour de la taille de l'autre, se regardant dans les yeux. Lentement, elles ont commencé à frapper la poitrine de l'autre, tournant en cercle et invoquant les sons de leur corps et de leur histoire. Ces sons étaient ceux d'un autre espace-temps, attirant le « plus-qu'humain »³. Ces sons sont devenus des grondements et des respirations polyrythmiques, jusqu'à épuisement. Subitement, elles se sont arrêtées, debout l'une face à l'autre. En créant un sens du rituel, elles ont poussé les habitudes quotidiennes du corps vers quelque chose de plus sauvage.

Jacqueline van de Geer a interprété pour sa part une performance expressionniste inspirée du mouvement Dada. Sa pratique s'appuie sur des thèmes universels tels que le patrimoine, la famille, la démocratie, la guerre et la politique de l'exclusion. Grâce à son travail lors de cette soirée, elle a démontré que l'histoire est souvent plus proche de notre monde actuel que nous ne le pensons.

Quant à Dave Biddle, il a présenté « Parce que nous avons l'habitude d'aimer », une conférence performative. Ses recherches se concentrent principalement sur la fonction des parasites dans le contexte des rituels et interrogent spécifiquement le rôle des parasites virtuels dans la perturbation des écologies non virtuelles. Portant un harnais étrange et projetant un PowerPoint bizarre d'une néoentreprise, il a envahi nos rêves en utilisant la spéculation et la suspicion.

Jacqueline van de Geer et Dave Biddle ont tous deux joué avec nous grâce à l'amusement et à la fiction. Tous deux ont créé des paysages de rêve qui ont construit et prolongé l'absurdité de la réalité. Leur humour noir nous a rappelé que l'absurdité de nos jours est à la fois terrifiante et hilarante.

Saeed Kamjoo, lui, travaille entre passé et futur, utilisant le kamânche, un instrument traditionnel iranien, qu'il joue de manière à recréer et à fabuler le passé au service du présent ouvert et du futur germinal. En improvisant des sons persans classiques, il a convoqué le passé pour faire émerger un espace où nous pourrions sortir du temps.

Quelque part sur la Place publique, Matthew Ng a mis à nu un filet de lignes et de vecteurs avec une pièce sculpturale, « Pièce d'espaces augmentés » : deux corps protohumains fracassés l'un contre l'autre dans un plan de conception numérique invoquant l'espace physique et la tactilité. Ce travail a été éclipsé de diverses façons à cause de la complexité ambiante. Il était facile pour notre regard de passer simplement à travers la sculpture de Ng. Cet artiste a répondu à l'appel de la vitalité en nous rappelant que le numérique à la fois renforce et endort notre regard. La stimulation excessive du quotidien, spécialement celle des écrans et des notifications incessantes, peut rendre impossible une vision du monde adéquate. Cependant, le numérique peut aussi nous fournir des ouvertures vers des pensées et des visions différentes, à condition d'être assez attentifs.

Corps en temps obscurs portait sur l'invocation d'un temps en suspens où toutes les pratiques performatives réunies pouvaient former une séquence alternative que nous pouvions suivre. Du masque de la résistance à la philosophie dansée, de l'invocation d'un sortilège à l'ironie du sort, de l'épuisement du corps à la musique presque perdue, le public et les artistes ont créé et traversé ensemble plusieurs espaces-temps et intensités cette nuit-là. Ce mode d'existence a été traversé par l'espoir d'un monde postapocalyptique nous démontrant comment survivre, comment même survivre joyeusement.

« Cela donne le sentiment qu'il y a toujours une ouverture pour expérimenter, pour essayer et voir. Cela confirme le potentiel d'une situation. La condition limite du présent, pour emprunter un terme de la science, n'est jamais une porte fermée⁴. » Quand l'espoir n'est pas orienté vers le futur mais sur le temps présent, il devient le savoir que le présent est toujours sur le point de déborder vers des possibilités complexes et imprévisibles.

Nous nous souvenons de la fin qui s'est étirée grâce à tous nos pas de danse, car personne ne voulait que cela finît. Cette catharsis réparatrice a fait émerger un monde dans lequel les passants voulaient rester et danser. Nous nous souvenons de ce couple qui est passé par là, par hasard, et qui a dansé avec nous comme s'il venait de découvrir l'Éden, filmant la scène presque irréaliste, le regard rempli de joie et d'espérance. ◀

Soirée de performance *Corps en temps obscurs*, 9 août 2017, Place publique de la Fonderie Darling, Montréal. Photos : Leslie Plumb.



> Mariana Marcassa et Sophia Dacy-Cole

Notes

- 1 Notre traduction. Suely Rolnik, « O abuso da vida : matriz do inconsciente colonial-capitalistístico » [conférence], Université pontificale de São Paulo, 2018.
- 2 Notre traduction. Diego Gil, mot de présentation pour *Dancing Ontopower*.
- 3 Cf. Erin Manning, *Always More Than One : Individuation's Dance*, Duke University Press, 2013, 295 p.
- 4 Notre traduction. Brian Massumi, « Navigating Movements », *The Politics of Affect*, John Wiley & Sons, 2015, ch. 1, s. p.

Sophia Dacy-Cole, Mariana Marcassa et Céline Pereira composent le collectif **Quimeras** qui a pour but de créer des occasions et des environnements d'échange et de partage tant conviviaux que festifs, axés sur des thématiques touchant le politique, le sensible, l'affectif, l'esthétique et l'éthique. Sophia Dacy-Cole est une sculptrice concentrée sur la performance. Sa principale recherche et son intérêt vital sont les effets et les techniques des mouvements de protestation. La relation est une valeur fondamentale dans son approche du tout. Actuellement, elle continue sa pratique de la sculpture tout en organisant des événements orientés vers la performance et la thérapie. Mariana Marcassa construit pour sa part sa pratique en art de la performance et en psychologie clinique. Dans sa carrière solo, elle explore le rôle de la voix dans la production des ruptures de langue. Présentement, elle effectue un second postdoctorat à l'Université Concordia avec le SenseLab et le groupe de recherche Acts of Listening Lab. Quant à Céline Pereira, elle invente des événements alternatifs. *Artiviste*, terme qu'elle utilise pour décrire son engagement socioprofessionnel dont la posture éthique et politique est en faveur de la prolifération des arts, quelles que soient leurs formes, elle expérimente ces derniers mois la pratique de la démocratie en étant candidate pour Québec Solidaire dans la circonscription de Pointe-aux-Trembles.